

(Qui entend le jargon de l'oie)

Une cinquantaine de pages est divisée en quatre "saisons". Le rapport du haïku japonais avec les saisons, on le sait, est étroit, essentiel. À raison d'en moyenne quatre haïkus ou simili haïkus par page, nous suivons les saisons jusqu'à l'été en partant de l'automne. Le haïku est le véhicule idéal du minimalisme. Il a en lui une densité, une sorte de contraction de l'instant qui lui permettent de flirter avec le silence, le "rien" autour duquel il tourne.

"l'urgence des riens", "l'œil" qui "se pose sur rien", "le temps" qui "s'écoute" ne peuvent se dire que par "une langue de l'éphémère".

La beauté des mots, des phrases nous cisaille de sa fulgurance incisive :

*"Tracée au fusain  
sur une page blanche  
la haie sur la pente enneigée" ...*

*"Tes mains d'ardoise grise  
à travers les draps d'air froid  
sur mon corps de bruine".*

Cette simplicité à vif nous poignarde, nous traverse de part en part. Pour Anne-Lise Blanchard, les mots, au fond, ne sont que des objets encombrants, que des "ronces" qu'il s'agit d'écarter, de débroussailler, de façon telle qu'en et par leur "esquive", l'"écart au quotidien / entre dit et tu" puisse advenir.

Ce que recherche en dernier ressort ce recueil ? Une forme de communion avec l'essence de l'univers ; une exaltation ne peut naître et grandir qu'au contact étroit de la nature et des grands cycles de la vie terrestre.

*"Au contact du vent  
elle se sent plus vaste  
se saisit naît tout entière" ...*

*"Légère et forte jamais seule  
elle épouse son sillage  
le jour prend de l'altitude"*

L'harmonie est garantie par les *"errances de la poésie"*. Elle s'enracine dans la fragilité même du moment *"migrateur"*. Il faut *"puiser le chant en soi"*, si insaisissable soit-il et ce, même si *"le silence ronge chaque jour / l'épaisseur de l'écorce"*.

Comme celle de Gabrielle Althen, cette poésie est d'acquiescement profond. Elle témoigne d'une forme d'accomplissement spirituel lisse, discrète.

*"Je suis par le vent qui craque  
le ciel sans reflet la poule d'eau égarée  
confuse la beauté est là"*

En effet. La beauté est là. Dans sa plénitude. Son mystère.

L'harmonie abolit l'angoisse. L'humilité fusionnelle ne laisse place qu'à l'acceptation, le *"laisser venir"*. On aime tout ce qu'il y a autour et, par le mot, on le fait sien. On célèbre *"un sourire"* qui *"pleut"* et qui *"éclaire la nuit"*, a le pouvoir d'*"effacer l'ombre"* l'espace d'un instant fugitif aussi bien que la platitude d'un *"dimanche feutré"*, car on sait que beauté et bonheur se cachent partout pour celui qui ne passe pas à côté des choses. On sait d'instinct et d'intelligence, d'intuition, que la vraie vie a partie liée avec les choses qui sont les plus simples, les plus infimes (les mots *"infime"* et *"intime"*, au fond, à une lettre près, sont identiques). On s'aventure dans une *"odeur humide"* sensuellement, *"gourmandement"*.

De temps en temps, un mot surprenant surgit (*"alogies"*, *"s'épouffent"* par exemple) : ce mot existe-t-il ? On ne veut (le) savoir. Et c'est tant mieux : la folie fuse.

Amour, peinture, musique, silence que l'on *"respire"*. Plaisir sensuel. Plaisir sagesse. Les contraires se trouvent unis.

La maîtrise du verbe n'empêche en rien de se *"déhancher au gré des dires"*.